
HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY


HARVARDIANAE IN NOV ANG
SIGILLVM ACADEMIAE
ET ECCLESIAE CHRISTO
VE RI TAS


Digitized by Google

Cherot, Le Bearnais prof. d. Nobien

REVUE

DE

GASCOGNE

BULLETIN MENSUEL

DE LA

SOCIETE HISTORIQUE DE GASCOGNE

TOME XXXVIII.

12e Livraison. — Décembre

MDCCCXCVII.



AUCH

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE G. FOIX, RUE BALGUERIE

1897

Sommaire des Matières

CONTENUES

DANS LA 12e LIVRAISON DE LA *REVUE DE GASCOGNE*

NOTE DE L'ADMINISTRATION

Cette livraison étant la dernière de l'année, nous prions nos abonnés de vouloir bien nous faire parvenir le montant de leur abonnement pour 1898.

Fin décembre nous enverrons aux retardataires des quittances postales, augmentées de 0.50 centimes pour frais de recouvrement.

LE BÉARNAIS

PROFESSEUR DE SECONDE DE MOLIÈRE

Aimablement mis en demeure par M. Tamizey de Larroque, dans la *Revue de Gascogne* de janvier 1897 (p. 43), de m'expliquer au sujet d'une assertion émise par moi sur le jésuite Pierre Salleneufve que j'ai écrit avoir été professeur d'humanités de l'auteur du *Misanthrope*, je m'exécute enfin. Les lecteurs de la *Revue* voudront bien excuser mon retard de dix mois, puisque, en matière de documents aussi bien que de sonnets, « le temps ne fait rien à l'affaire ».

Il y fait cependant quelque chose, et depuis dix ans que j'ai lancé la candidature du père Salleneufve, elle a lentement mais sûrement avancé. A la longue, j'ose espérer qu'elle réunira tous les suffrages, même celui de M. l'abbé Davin, le premier qui ait proposé des noms, dans ses recherches pleines d'érudition parues au journal *le Monde* en 1878. « Pour l'année d'humanités 1640-1641, écrivait-il, il y avait quatre cents élèves et entre autres professeurs, peut-être le P. Rapin, très probablement ou certainement les PP. Briet, Cossart, Le Moyne. » Ce sont là autant d'erreurs que de mots, sauf la date de la classe qui est heureusement et exactement déterminée. Mais comment a-t-elle été fixée? Je ne le rappelle que pour mémoire. La Grange, dans son édition de Molière de 1682, disait du grand poète dont il avait été l'associé et le confident : « Il fit ses humanités au collège de Clermont (à Paris); et il eut l'avantage de suivre feu Monsieur le prince de Conti *dans toutes ses classes*. » C'était un premier point de repère. Le second fut vite trouvé, la

date de la rhétorique d'un prince est plus facile à établir que celle d'un grand écrivain. Un gros livre de circonstance *Reginæ eloquentiæ Palatium* l'a léguée à la postérité. De la date de la rhétorique (1641-1642), il était aisé de remonter à celle de la seconde (1640-1641). Le problème était résolu. Une seule inconnue persistait: le nom du maître. Ici les conjectures remplaçaient les méthodes sévères d'induction. Un document authentique que me fournit le P. Carlos Sommervogel, me permit en 1887, dans mon *Etude sur la vie et les œuvres du P. Le Moyne* (p. 15), de décliner pour le fameux auteur du *Saint Louys* le trop grand honneur qui lui était fait et de le reporter sur un nom jusqu'ici inconnu: Pierre Salleneufve. Mon document était « un *Status* ou *état* de la province de France des jésuites, en 1640-1641, dans lequel le personnel de chaque maison est énuméré avec les noms et prénoms de chaque individu, son titre et la fonction qu'il exerce ». Deux professeurs de rhétorique y figurent: les PP. Philippe Briet et Nicolas Nau; un seul de seconde ainsi qualifié en trois abréviations: *Salleneufve Petr. — Prof. Hum.* C'est peu de chose, mais cela vaut une inscription lapidaire.

Seulement quel était ce personnage? Où était-il né? Où avait-il vécu et qu'avait-il écrit, si toutefois il avait écrit quelque chose? L'on n'en savait rien. La *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* elle-même (3 vol. in-fol.) était muette sur cet énigmatique régent. Sans doute que ses collègues, qui se nommaient Hayneufve, vanté par Boileau, Jacques Gordon, confesseur de Louis XIII, Etienne Bauny, abîmé par Pascal, Jacques Sirmond, le grand érudit, Denis Petau, l'illustre théologien, Pierre Bourdin, le critique de Descartes, Jacques Nouet, l'ascète, Pierre Deschampneufs, l'oncle de Fouquet, Philippe Briet, le géographe, Pierre Le Moyne, Nicolas Talon,

Etienne de Champs, etc., avaient éclipsé le pauvre humaniste.

J'eus l'idée de reparcourir un jour à son intention *la Liste veritable et generale de tovs les Predicateurs* (1646-1715). Le père Pierre Salleneufve ou *de* Salleneufve (la particule était-elle ajoutée dès lors, comme de nos jours dans la *Semaine religieuse de Paris,* devant certains noms des plus roturiers, pour la réclame?) y figure plus d'une fois. Rien que de 1646 à 1653, je le rencontrai ainsi mentionné :

1648. Avent. Collège des jésuites : le R. P. Pierre Salleneufve, jésuite.

1649. Carême. *Item.*

1649. Avent. A Saint-Germain le Vieil. Le R. P. Pierre de Salleneufve, jésuite.

1651. Carême. *Item.*

Un autre jour, je feuilletais, sans plus songer à lui, la *Gazette* de 1650, quand au n° 77, page 688, je rencontrai un entrefilet sur sa prédication au Val-de-Grâce, en présence de la Reine, le jour de l'Ascension.

Le fantôme commençait donc à prendre corps et à s'animer. Il parlait et la Reine Anne d'Autriche l'avait voulu entendre. Mais, écrivait-il ? En 1895, parut une vie très documentée du vénérable père Maunoir, le missionnaire de la Bretagne et l'émule de M. Le Nobletz. Elle est intitulée : *Histoire du vénérable serviteur de Dieu Julien Maunoir de la Cie de Jésus,* par le P. Séjourné de la même Cie (Paris, Oudin, 1895, 2 vol. in-8). Au tome I, en pièce justificative III, page 430, je tombai, en la dépouillant, sur une « lettre du R. P. Salleneufve au R. P. Provincial de la Flandro-Belgique ». Cette lettre est datée de Kimper *(sic)*, 30 novembre 1654, et signée « P. Salleneufve ». C'est la relation de la mort d'un père Pierre Bernard, compagnon du vénérable Maunoir ; pour l'épo-

que, le style et l'orthographe sont d'une remarquable pureté, et même d'une certaine élégance, témoin ce portrait :

A 55 ans, il commença d'apprendre le breton pour assister les habitants de la campagne dans les missions avec le P. Maunoir, et il y a travaillé depuis 14 ans avec une bénédiction de Dieu toute particulière. Son humeur douce et bienfaisante le rendoit aimable à un chacun. Il alloit d'ordinaire à pied dans ses voiages, le sac sur le dos et le baston à la main, quoy qu'il eust mal à une jambe ; et les bons discours et la temperance édifioient autant que plusieurs sermons ceux chez qui il logeoit.

Nous voici loin de Vadius et de Trissotin. Le petit Pocquelin a pu recevoir des leçons de *bon français* de ce maître et en profiter. Et c'était daté de Quimper-Corentin ! Il est même fort question de saint Corentin dans le cours de la lettre. Je sais bien qu'on envoyait là en exil des gens fort distingués. Mais ils n'y venaient pas apprendre la langue de la Cour. Evidemment Pierre Salleneufve s'était formé ailleurs. Quelle avait été l'odyssée de ce cadet, — peut-être de cet aîné, — de Gascogne ? Et tout d'abord il avait vu le jour au pays de Henri IV, dans le diocèse d'Oloron, ce qui n'était pas si mal choisir le lieu de sa naissance pour parler comme à la Cour de Navarre et même de France.

C'est ce qu'on apprenait en 1896, par le supplément du tome VII de la nouvelle édition donnée par le P. Sommervogel, de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus.* Il y avait là en cinq lignes tout un état-civil avec un vrai *cursus honorum.* Né le 16 août 1608, — au temps donc du bon roi Henri, — dans le Béarn et au diocèse d'Oloron, Pierre Salleneufve avait été admis au noviciat des jésuites le 21 septembre 1627. Il enseigna successivement la grammaire, les *humanités,* la rhétorique et la philosophie, fut recteur de *Quimper,* de Rennes et de Bourges, et mourut dans cette dernière ville le 16 septembre 1664. La source d'information de cette courte

notice biographique étant indépendante des précédentes, il se confirmait que Pierre Salleneufve avait bien été professeur de seconde et que sa lettre datée de Quimper était bien authentique.

Désormais, il m'était facile de le suivre à la piste.

La première maison de l'ordre où je le retrouvai fut celle de La Flèche. Quel plaisir notre gascon dut éprouver à faire de 1629 à 1631 sa logique et sa physique dans le Châteauneuf devenu le collège Henri IV! Là s'était marié Antoine de Bourbon avec Jeanne d'Albret, héritière du royaume de Navarre; là le *bon Henri* avait été conçu en 1553; là on l'avait vu tout enfant se promener solitaire dans les allées du parc, les *Héros de Plutarque* à la main, un vrai Plutarque, point fait du tout pour y mettre des rabats, comme la *Vie des hommes illustres*, traduction d'Amyot, que le petit Pocquelin avait trouvé dans le mobilier paternel. Là, enfin, reposait son cœur.

Le père Salleneufve continua son tour de France. Quatre années régent de grammaire au collège de Blois (1631-1635), il y professa un an la quatrième, deux ans la cinquième et un an la troisième. En 1635, il arrivait à Paris, terme nécessaire de l'itinéraire d'un parfait gascon. C'était pour y faire durant quatre années, au collège de Clermont, rue Saint-Jacques, ses études de théologie. En même temps, il avait un petit emploi au pensionnat avec le célèbre fondateur des retraites de Vannes, le P. Vincent Huby.

En 1639-1640, il rentrait dans l'enseignement, et sur place, comme professeur de troisième. L'année suivante, il avait pour élèves de seconde Armand de Bourbon, prince de Conti, le futur auteur des *Devoirs des grands* qui se renfermait encore dans les *devoirs* de classe, et Jean-Baptiste Pocquelin auquel, dit La Grange, « une vivacité d'esprit qui le distinguoit de tous les autres, fit acquérir

l'estime et les bonnes grâces de ce prince, qui l'a toujours honoré de sa bienveillance et sa protection ».

En quelle année, sinon en celle-ci, rappeler le souvenir de cette glorieuse camaraderie entre un prince de la pensée et un prince du sang ? Les belles fêtes de Pézenas aux récentes vacances ont fait revivre, auprès du nom immortel du grand comique, celui de son Mécène.

Cependant Salleneufve *montait avec ses élèves,* suivant l'usage de la Compagnie, et était en 1641-1642 l'un des deux professeurs de rhétorique. Il avait la seconde section. Je ne saurais dire dans laquelle se trouvaient Conti et Pocquelin.

L'année 1642-1643 le voyait à Rouen faire sa troisième année de *probation* religieuse, sous le père Jacques Grandamy, instructeur des *tertiaires*. En 1645, le 15 août, fête de l'Assomption, il prononçait, en cette même ville de Rouen, ses vœux de profès. Il venait d'y enseigner la logique et termina l'année suivante (1645-1646) le cours complet de philosophie par le cours de physique. La Flèche le revit en l'année scolaire 1647-48, et Paris en 1648-49. Il y resta comme prédicateur jusqu'en 1652, époque où il devint recteur à Quimper. Mais il avait laissé trop bon souvenir dans les chaires de la capitale pour ne pas y revenir. Enfin, le 23 octobre 1658, il était nommé recteur du collège de Rennes et quittait pour toujours Paris, en cette même année où son ancien élève d'humanités rentrait au contraire de province pour s'établir dans la capitale. Molière jouait le lendemain même (24 octobre) devant Louis XIV, au Louvre, *Nicomède* et le *Docteur amoureux*. La recommandation du prince de Conti avait, dit-on, valu cette faveur au valet de chambre du roi, au directeur de « l'Illustre théâtre », à l'ancien acteur des Etats du Languedoc. Une fois encore pourtant, en 1661-62, Pierre Salleneufve revint prêcher à Paris.

Recteur du collège Sainte-Marie de Bourges le 14 septembre 1663, il retrouva dans ces vieux murs encore aujourd'hui debout, les souvenirs du grand écolier qu'avait été Louis de Bourbon, le futur prince de Condé[1], et il y mourut le 16 septembre 1664. En l'année de grâce 1896, on a fait des fouilles dans l'ancienne chapelle du lycée et mis au jour un certain nombre d'épitaphes sur plomb et sur ardoise. Celle du père Pierre Salleneufve n'a pas été rencontrée. En revanche, si quelque savant auteur de la *Revue de Gascogne* veut bien me découvrir des documents authentiques sur la famille et les premières années du Béarnais, professeur de Molière, je reprendrai volontiers mes anciennes recherches dont témoigne le complément du tome x du *Molière* de la collection des « Grands Ecrivains de la France ».

H. CHÉROT, *S. J.*

(1) [J'ai eu l'occasion de signaler ici même, il y a trois ans (*R. de G.*, 1894, p. 473-474), les solides et curieuses recherches du R. P. Henri Chérot sur l'*Education du grand Condé*. Je nommais d'après lui, parmi les jésuites qui prirent quelque part à cette éducation, « un poète latin qui a terminé au collège d'Auch sa longue et productive carrière, le P. Henri Aubery. » Et j'ajoutais quelques lignes qu'on me permettra de reproduire : «Il y a même de ce dernier, à la Bibliothèque municipale d'Auch, un poème latin manuscrit relatif à Montrond, le château des Condés *(Mons Rotundus apud Boios)*, et qui n'est pas sans toucher à l'histoire de cette éducation. Malheureusement, le P. Chérot n'a pu jusqu'ici, malgré ses désirs, en obtenir une copie. Qu'il ne perde pourtant pas tout espoir. Je sais que cette copie, par la faute surtout d'un relieur féroce, n'est pas facile à faire. Mais nous avons à Auch de jeunes travailleurs si intelligents et si dévoués! » Aujourd'hui, avec plus de précision qu'en 1894, je demande (à la même adresse) copie au moins des vers de ce poème qui concernent l'enfance du grand Condé à Montrond.

Par la même occasion je recommande aux lecteurs de la *Revue*, surtout à ceux qui professent dans les petits séminaires et les collèges libres de notre région, le beau volume où le P. Chérot a réuni ses recherches sur la première jeunesse du grand Condé, de son fils et de son petit-fils, sous ce titre : *Trois éducations princières au XVII° siècle* (1896. In-4° de 302 pages. Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brower et Cie). C'est un vrai trésor pour les amis de l'histoire puisée aux sources et regardée de près, et tout particulièrement pour ceux qu'intéressent les études et controverses si « actuelles » touchant les méthodes et programmes d'éducation et d'instruction du temps de nos pères. — L. C.]

CHATEAUX GASCONS

DE LA FIN DU XIII[e] SIÈCLE

VALENCE-SUR-BAÏSE*

— La ville de Valence possédait au commencement du XVII[e] siècle, outre sa maison commune, un collège et un hôpital. L'*Hôtel de Ville* était situé rue de *Lhaoumet,* ainsi qu'il ressort du passage suivant du livre terrier de l'année 1613 :

Lequel tient maison et plasse vuide que confronte par devant avec la rue de Lhaoumet, et par derriere avec les murs de Ville, et par ung cousté avec jardin de Jehannot Bayolle, et par un aultre cousté avec jardin de Jehan (mot effacé), le tout contenant demye plasse et demy cart de plasse (1).

Plus, ajoute le même livre terrier, aultre maison pardevant le *College,* confrontant par devant avec la rue *S[t]-Jehan* et par derriere avec ung carrerot public.

Quant à l'*Hôpital :*

Il tient maison et patus dans la dite ville, confrontant par devant avec rue *publique*, tirant de la plasse à la maison commune, et par derriere et ung cousté avec maison et jardin de Jehan Tezan, et par l'aultre cousté avec la rue de Lhaoumet, contenant un quart de plasse (2).

Comme toutes les bastides, Valence, ainsi que nous l'avons dit, jouissait de nombreux privilèges et prélevait de multiples redevances. Ses consuls, d'abord au nombre de quatre, puis réduits à trois au siècle dernier et élus chaque année, étaient chargés de la police municipale et généralement de tout ce qui concernait les intérêts de la cité. Un des prin-

* Voir le numéro de septembre-octobre 1897, page 413.

(1) Archives municipales de Valence. Livre terrier pour 1613, p. 73.

(2) Arch. mun. de Valence. La tradition veut que l'ancien hôpital de Valence soit actuellement le presbytère.

